31761 08266106 7

Cuvelier de Trye, Jean
Guillaume Antoine
Dago

PQ
2211
C97D3

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/dagooulesmendian00cuve

# DAGO,

OU

# LES MENDIANS D'ESPAGNE,

## MÉLODRAME

EN TROIS ACTES, A SPECTACLE,

Paroles de J. G. A. CUVELIER, associé correspondant de la société Philotechnique.

Musique de M. Louis de MORANGES.

Ballets de M. RICHARD, pensionnaire de l'académie Impériale de Musique.

*Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu Comique, le 12 juin 1806.*

---

*Ad utrosque casus sapiens aptus est; bonorum rector, malorum victor: in secundis non confidit, in adversis non deficit; nec avidus periculi, nec fugax, prosperitatem non expectans, ad utrumque paratus, adversus utrumque intrepidus, nec illius tumultû, nec hujus fulgore percussus.*

SÉNÈQUE.

---

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, n°. 51. Et Galerie Neuve, n°. 14.

1806.

| *PERSONNAGES.* | ACTEURS |
|---|---|
| ZAMEO, savant alchimiste vénitien, sous le nom de Dago. | M. *Tautin.* |
| FÉLICIO, neveu de Zaméo. | M. *Vigneaux.* |
| BASQUE, mendiant. | M. *Defresne.* |
| LA PLATA, valet de Félicio. | M. *Martin.* |
| MIQUELOS, mendiant. | M. *Melcourt.* |
| FURETINO, INIGO, CATALAN, mendians et intrigans. | M. *Millot.* M. *Delaporte.* M. *Raffile.* |
| Premier GUEUX. | M. *Dumont.* |
| Second GUEUX. | M. *Stokley.* |
| Un INCONNU. | M. *Revol.* |
| Un Officier général. | M. *Saint-Clair.* |
| ANGÉLICA, fille de Zaméo. | Mlle *Leroy.* |
| Dona PRUDENZA, duègne. | Mlle *Lagrénois.* |
| Troupe de Mendians. | |
| Gardes. | |
| Faux Alguasils. | |
| Dames de la suite d'Angélica. | |
| Femmes et Enfans des Gueux. | |

*La scène se passe en Espagne, à Cadix, au 17e siècle.*

PQ
2211
C9D3

# DAGO,

## OU

# LES MENDIANS D'ESPAGNE.

## ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente une place publique, sur la gauche de l'acteur, une maison apparente avec une jalousie qu'on peut ouvrir.*

### SCENE PREMIERE.

LA PLATA, PRUDENZA (1).

PRUDENZA.

LAISSEZ-MOI, laissez-moi, vous dis-je. (*Elle veut s'en aller.*)

LA PLATA, *l'arrêtant.*

Au nom du ciel, daignez m'entendre une minute.

PRUDENZA.

Au nom de tous les saints du paradis, pas une seconde seulement.

LA PLATA.

Aimable dona Prudenza...

PRUDENZA.

Dona Prudenza ! oui, c'est mon nom... ma belle maîtresse m'a nommée l'autre jour, par hasard, devant vous ; vous avez retenu cela, c'est à merveille ; quant à l'épithète d'aimable, je sais fort bien que depuis long-tems j'ai cessé de l'être, et votre flatterie est une impertinence.

LA PLATA.

Mon dieu, comme vous prenez les choses ! une flatterie ne vous touche pas, et vous êtes femme ?

(1) Les Acteurs sont nommés dans l'ordre de leurs places au théâtre.

PRUDENZA.

Non, je suis duègne.

LA PLATA.

La duègne de dona Angélica, la plus aimable, la plus jolie, la plus intéressante créature de Cadix

PRUDENZA.

C'est juste, elle se nomme Angélica, vous avez encore deviné celui-là par mon imprudence.

LA PLATA.

Angélica, dont le seigneur Félicio, mon très-digne maître, est amoureux à perdre la tête.

PRUDENZA.

C'est un fou.

LA PLATA.

C'est un vénitien, joli garçon, officier, aimable, généreux, (*lui offrant une bague*) généreux, dona Prudenza.

PRUDENZA, *le repoussant.*

Qui ne séduira pas même une duègne...

LA PLATA.

C'est le diable!...

PRUDENZA.

Voilà comme on rembarre les amoureux.

LA PLATA.

Vous avez bien tort, ma chère Prudenza, le seigneur Félicio donnerait sa fortune pour un instant, un seul instant d'entretien avec la belle Angélica, votre maîtresse, comme il donnerait sa vie pour parvenir à lui plaire.

PRUDENZA.

Sa fortune, sa vie... et il ne la connaît pas!

LA PLATA.

Pardonnez-moi; ne l'a-t-il pas vue plusieurs fois aux promenades ?. et hier encore, à l'église de San-Sébastiano, ne lui a-t-il pas adressé les plus jolies choses imaginables ? Il est vrai que la signora Angélica ne lui a rien répondu. Il n'en sait pas moins qu'elle a la plus douce voix du monde. « Les importunités du Seignor étranger me fatiguent, Pru» denza, retirons-nous » Voilà les paroles charmantes qui sont sorties de sa jolie bouche ; mon maître me les répète sans cesse, en me disant : « Mon cher La Plata, quelle voix » charmante ! quel œil vif ! » Il ne l'a vue qu'à travers son voile, mais c'est égal. « Quelle taille enchanteresse ! elle est » angélique comme son nom ! Cours, cher La Plata, je veux » la connaître, lui porter mes hommages. tomber à ses pieds, » l'adorer toute ma vie, ou mourir. » Tels sont les tendres propos de mon cher maître.

PRUDENZA.

Extravagances sur extravagances. (*avec ironie.*) Tu courras, cher La Plata, tu ne la connaîtras pas, ton maître ne lui présentera pas ses hommages, il n'adorera que son ombre, et n'en mourra pas, parce qu'on ne meurt pas de cela ; c'est Prudenza qui te le dit. Adieu, noble écuyer du chevalier le plus romanesque, adieu.

LA PLATA.

Adieu, duègne inexorable ! ( *Elle sort par la gauche.* )

## SCENE II.

LA PLATA, *la conduisant des yeux.*

Voyons de quel côté elle se dirige... Elle entre dans la rue de Madrid ; bon, elle pénètre dans cette maison abandonnée... encore mieux... elle disparaît, ... par où ?... Je n'y conçois rien.

## SCENE III.

FÉLICIO, LA PLATA.

FÉLICIO.

Eh bien, La Plata, que t'a dit la bonne femme ?

LA PLATA.

Bonne !... ma foi, non ; femme, je n'en sais rien, c'est un être amphibie... Au diable soit-elle, ainsi que toutes les duègnes d'Andalousie...

FÉLICIO.

Tu n'as donc rien appris sur ma belle inconnue.

LA PLATA.

Vous l'avez dit, signor.

FÉLICIO.

Je suis plus heureux que toi.

LA PLATA.

Pas possible !

FÉLICIO.

Oh ! rien n'est plus vrai.

LA PLATA.

Et vous savez...

FÉLICIO.

Rien ; mais je saurai.

LA PLATA.

Comment cela ?

FÉLICIO.

Mons La Plata, j'ai de la confiance en vous, quoique vous soyez à mon service depuis bien peu de tems ; j'aime à croire que vous y répondrez par votre dévouement.

LA PLATA.

Le seigneur Félicio peut compter sur ma fidélité, (*à part.*) tant que j'y trouverai mon profit.

FÉLICIO.

J'y compte...Tu vois là-bas ces mendians, assemblés près de ce couvent, où ils reçoivent leur pitance accoutumée ?

LA PLATA.

Oui, signor.

FÉLICIO.

C'est gens-là rodant partout, connaissant tout, j'ai présumé que je pourrais en tirer quelque renseignemens, j'ai abordé le plus apparent d'entre eux... il la connaît.

LA PLATA.

Angélica ?

FÉLICIO.

Elle-même !

LA PLATA.

Et il vous a dit ?...

FÉLICIO.

Il n'a pas encore parlé ; mais dans l'instant il va venir sur cette place, et j'apprendrai de lui tout ce que j'ai intérêt de savoir.

LA PLATA.

Vivat !

FÉLICIO.

Toute la bande s'approche ; tenons-nous à l'écart, jusqu'à ce que notre homme soit seul.

( *Il montre à La Plata les Mendians qui approchent, ils se retirent tous deux.* )

---

## SCENE IV.

DAGO, BASQUE, CATALAN, MIQUELOS, INIGO, FURÉTINO, Troupe de Mendians, avec leurs Femmes et leurs Enfans.

DAGO, *au milieu.*

La soupe des Saints-Pères était excellente, vous voilà bien repus. Point de tems à perdre ; enfans, à vos postes.

MIQUELOS, *toujours dur.*

Par la sambleu, nous sommes prêts.

BASQUE, *toujours brusque.*

Oui, seignor Dago, toujours prêts.

DAGO.

Un bon général, au moment de la bataille, doit placer le mieux possible les différens corps de son armée ; voyons les dispositions du jour. Où vas-tu, Inigo ?

INIGO, *traînant les mots.*

Per los Sanctos ! sur les marches du grand portail de l'Eglise voisine ; le prédicateur à la mode y prêche sur l'humanité...

DAGO.

Il n'y a que le prédicateur qui soit à la mode, tu ne feras rien qui vaille. Et toi, Miquelos ?

MIQUELOS.

Par la ventrebleu ! je me porte au combat du taureau, il y aura un monde épouvantable.

DAGO.

Qui ne te donnera pas un maravédis, ce spectacle endurcit l'âme.... vas plutôt à la fête du village voisin... Toi, Catalan ?

CATALAN.

Ma foi, je suis de faction à la porte de cette célèbre chanteuse.

DAGO.

C'est très-adroit, mon enfant ; l'amour attendrit le cœur, et une jolie voix vide la bourse... Cependant, pour les grands bénéfices, il faudrait être de moitié avec la dame. Enfin, Basque ira..

BASQUE.

A la maison de jeu.

DAGO.

Mauvaise spéculation, les gagnans tiennent trop à leurs bénéfices, et les perdans ont besoin qu'on leur fasse la charité au lieu de la faire aux autres...

BASQUE.

J'entends, maître Dago ; mais Basque a sa manière, et vous savez qu'il réussit.

DAGO.

Et comment Basque s'y prend-il ?

BASQUE.

Jamais à la porte de sortie, toujours à la porte d'entrée, il souhaite bonne fortune à tout venans.

DAGO.

Pas trop mal... Et toi, Furetino ?

FURETINO, *il parle très-vîte.*

J'écouterai aux portes, pour savoir à laquelle il faut frapper.

DAGO.

Bon. Avant de nous séparer, j'entends que cet enfant, que vous avez enlevé par une supercherie coupable, soit rendu dès aujourd'hui à sa famille.

TOUS.

Mais, seignor....

DAGO, *avec fermeté.*

Point de mais.... c'est un crime épouvantable de ravir un enfant à sa mère, laissons aux vils Bohémiens l'emploi de ces moyens honteux; nous, Mendians libres, protégés par les lois des Espagnes, ne nous écartons jamais des principes de notre institution. ( *Aux femmes.* ) Quant à vous, seignorinœ, un air de souffrance, un accent plaintif, et vos larmes, voilà les moyens les plus puissans d'émouvoir la compassion, demandez, recevez, ne dérobez jamais. ( *Aux Mendians.* ) Vous autres, allez dans les places, les promenades, les campagnes environnantes.... point de fripponeries surtout, vous connaissez Dago, par le ciel! si j'appercevais qu'un de vous s'écartât de nos devoirs, il serait dégradé de la confrérie.... A demain matin pour les partages, à la grange, à l'heure accoutumée.... Allez, dieu vous bénisse....

( *Les Mendians s'inclinent, et sortent de différens cotés.* )

## SCENE V.

DAGO.

Me voilà seul, Félicio va venir, suivant sa promesse, cette entrevue doit décider mon opinion sur ce jeune homme, il faut que je pénètre avec adresse jusques dans les derniers replis de son cœur...

## SCENE VI.

LA PLATA, FÉLICIO, DAGO.

LA PLATA.

Salut, seignor Mendiant.

FÉLICIO.

Dieu vous garde, bonhomme.

DAGO.

Que le ciel répande sur vous ses bienfaits.

LA PLATA.

Demandez-lui ses miracles, pour nous tirer du mauvais pas où nous sommes.... Mon maître est amoureux fou....

DAGO.

Ceci n'est pas de ma compétence....

FÉLICIO.

Vous connaissez la beauté que j'adore.

DAGO.

Qui ? cette jeune personne que vous me montriez tout à l'heure au bout de la rue d'Algésiras.

FÉLICIO.

Justement.

LA PLATA.

Elle s'appelle Angélica.

DAGO.

Ah ! ah ! !!

LA PLATA.

Et sa duègne se nomme Prudenza, le plus méchant cerbère....

DAGO.

Ah ! ah !

FÉLICIO.

Vous avez promis de me faire connaître sa demeure.

DAGO.

Oui et non.

FÉLICIO.

Je vous entends,.... voici ma bourse.

DAGO, *la refusant.*

Du tout,.... ceci ne serait plus une charité ; ce serait un achat, et je ne suis pas commerçant.

FÉLICIO.

Mais enfin....

DAGO.

Je vous ai vu tout à l'heure tirer une tabatière de votre poche,.... si j'osais prendre la liberté.....

LA PLATA, *à part.*

Il veut la tabatière.

DAGO, *continuant.*

De vous demander une prise de votre tabac de Venise.... Il doit-être excellent.

LA PLATA, *à part.*

Voici un singulier Mendiant !

( *Félicio lui présente la tabatière.* )

DAGO, *l'examinant.*

Que vois-je !.... ce portrait ?...

FÉLICIO.

C'est celui de mon oncle.

DAGO, *très-ému.*

De votre oncle, dites-vous ?

FÉLICIO.

De ce savant Vénitien qui fut tant persécuté.

DAGO.

Hélas !

FÉLICIO.

De cet homme célèbre qui était parvenu par ses étonnans travaux à assujettir la nature à l'art.

DAGO.

Il n'est plus, sans doute.

FÉLICIO.

Il est venu mourir à Madrid ;.... soupçonné de connaître la transmutation des métaux, l'inquisition.....

DAGO, *l'interrompant.*

Chût ! gardez-vous de parler de ce tribunal redouté.

FÉLICIO.

Mon respectable oncle, l'infortuné Zaméo, n'a que trop éprouvé sa barbarie.

DAGO.

Zaméo ! Zaméo !.... ne prononcez jamais ce nom en Espagne, si votre tranquillité vous est chère.

FÉLICIO.

Vous paraissez ému, bonhomme, comment avez-vous connu cet oncle malheureux et chéri, dont je pleure tous les jours la perte irréparable ?

DAGO, *avec émotion.*

Comment je l'ai connu ? (*se remettant.*) Je vous conterai cela ; mais avant de vous confier mon secret, je veux connaître le vôtre.

FÉLICIO, *à La Plata.*

Cet homme est incompréhensible....

DAGO.

Eh bien ! Angélica ?

FÉLICIO.

Je l'ai vue, mon cœur à volé vers elle, l'aiman n'attire pas plus promptement le fer, mon choix est fixé, je l'adore, je l'idolâtre, et ne veux plus vivre que pour elle ?

DAGO.

Jeune homme, c'est aller bien vîte ; et si elle est engagée ?

FÉLICIO.

Mon cœur me dit que non.

DAGO.

Si elle ne vous aime pas ?

FÉLICIO.

L'amour fait naître l'amour, et le mien est si brûlant, si vrai.....

DAGO.

Si sa famille ne veut pas vous l'accorder ?

FÉLICIO.

Eh bien ! je l'enlèverai.

DAGO.

Prenez garde, seignor, l'homme qui enlève, et un voleur de grand chemin.....

FÉLICIO, *l'interrompant.*

Je n'ai pas besoin de ta morale.

DAGO.

Adieu, donc. ( *Il va pour sortir.* )

FÉLICIO, *l'arrêtant.*

Non, reste, j'ai eu tort.... Ma tête m'emporte, mon cœur vaut mieux qu'elle.

DAGO.

A la bonne heure, je vous aime comme cela.

LA PLATA, *à part.*

Voilà un gueux comme on n'en voit guères.

DAGO.

Puisque vous êtes plus calme, je vais vous faire encore une petite question.

FÉLICIO.

Parle.

DAGO.

Si par hasard, la famille de cette seignora Angélica, que vous ne connaissez pas encore, n'était pas digne de vous ?

FÉLICIO.

Est-elle d'une classe inférieure ? mon alliance l'ennoblit... Est-elle pauvre ?.... je l'enrichis par mes bienfaits....

DAGO.

Ce n'est pas encore cela.... Si une tache quelconque couvrait d'opprobre cette famille ?

FÉLICIO, *réfléchissant.*

Oh ! alors !...

DAGO, *à part.*

L'épreuve est un peu forte.

FÉLICIO.

Mais pourquoi se créer des chimères ?... cela est impossible, quel est ton nom ?

DAGO.

Dago.

FÉLICIO.

Eh bien ! Dago, tu es pauvre ?

DAGO.

Sans doute.

FÉLICIO.

Malheureux ?

DAGO.

C'est selon....

FÉLICIO.

Je te donne cent piastres, si tu me fais connaître la demeure de la belle Angélica ; je t'en donne deux cens, si tu m'introduis auprès d'elle ; enfin, si je l'épouse, une pension annuelle te mettra désormais à l'abri de tous les besoins.... Es-tu content de moi ?

LA PLATA, *à part.*

Quelle générosité !

DAGO.

Pas tout-à fait.... je vois un jeune homme ardent, emporté, prodigue, qui sacrifie tout pour assouvir sa passion... il y a plus d'enthousiasme que d'amour.

FÉLICIO.

C'est un blasphême !

LA PLATA, *à part.*

Ce Mendiant m'intrigue.

DAGO.

Tenez, seignor, si j'étais le tuteur, le père, le maître de la seignora Angélica ; certes, je pourrais craindre de vous la confier ... Feu d'amour trop violent est un feu phosphorique qui s'évapore en brûlant.

LA PLATA, *avec ironie.*

Seignor Félicio, le bonhomme est savant.

FÉLICIO.

Tais-toi.

DAGO.

Je vous ai dit ma façon de penser, nous autres gueux, nous n'avons rien à gagner en mentant, rien à perdre en disant la vérité.... on peut croire à notre franchise.... Au reste, voyons, que puis-je faire pour vous ? vous êtes le neveu de Zaméo, je n'ai rien à vous refuser.

FÉLICIO, *à La Plata.*

Mon étonnement redouble à chaque mot.

LA PLATA, *à Félicio.*

Il y a quelque chose d'extraordinaire la dessous.... défiez-vous de cet homme.

DAGO.

Voulez-vous savoir où demeure votre belle ?

FÉLICIO.

Oui, cent fois oui, homme inconcevable.

DAGO, *montrant la maison.*

C'est-là.

LAPLATA.

Voilà cent piastres gagnées !...

DAGO.

Vous voulez la voir !... vous la verrez...

FÉLICIO.

Serait-il possible ?

DAGO.

A l'instant même...

LA PLATA, *à part.*

Encore deux cent piastres, et pas une pour moi

( *Dago, prend sa mandoline, et joue un prélude.*

---

## SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ANGELICA, PRUDENZA, *à la fenêtre derrière la jalousie.*

FÉLICIO, *appercevant Angélica.*

Grand dieu !... oui, la voilà.

LA PLATA, *à part.*

C'est un démon que ce mendiant.

FÉLICIO.

Qu'elle me semble belle !

DAGO.

Allons, M. le Vénitien, maintenant il faut lui déclarer votre amour; chantez, je vous accompagnerai avec ma mandoline.

LA PLATA, *avec ironie.*

On n'est pas plus complaisant.

FÉLICIO, *tirant un papier de musique.*

Voici une chanson que j'ai faite pour elle, mais je ne sais point chanter.

DAGO.

Donnez, je suis une peu musicien, je la chanterai, moi.

LA PLATA, *à part.*

Il sait tout ce diable d'homme.

FÉLICIO.

Et je vous accompagnerai avec cette mandoline.

LA PLATA.

Moi, seignor, je serai le pupître.

( La Plata s'appuie contre la maison, en présentant le dos comme un pupitre ; la musique est placée sur ses épaules ; Félicio joue de la mandoline ; Dago chante la romance. )

*ROMANCE.*

*Premier couplet.*

Par la plus douce sympathie,
Mon cœur entraîné vers le tien
Sans te connaître, éprouve bien
Que tu l'as fixé pour la vie.
Que n'ai-je le don de charmer ;
Lève le voile du mystère
Amour !... Et permets moi de plaire,
Puisque tu m'ordonnes d'aimer.

DAGO, *à Félicio.*

Elle est fort bien, votre romance, voyons le second couplet.

*Second couplet.*

A travers cette gaze obscure,
Tes yeux ont enflammé mes sens ;
J'apperçois mille appas naissans
Que tu ne dois qu'à la nature.
Que n'ai-je le don de charmer, etc.

LA PLATA.

Il me semble que la seignora sourit... c'est un bon signe.

FÉLICIO.

Silence, on ouvre la jalousie.

PRUDENZA, *à la fenêtre.*

Tenez, bonnes gens, ma maîtresse me charge de vous distribuer ces maravédis. (*Elle jette quelques pièces de monnaie que Dago reçoit dans son bonnet.*) Que Dieu vous accompagne. (*Elle ferme la jalousie, les deux dames disparaissent.*)

---

## SCENE VIII.

LA PLATA, FÉLICIO, DAGO.

LA PLATA, *à Prudenza.*

Grand-merci. (*à Félicio.*) La belle Angélica vous fait la charité... c'est charmant.

FÉLICIO, *riant.*

L'aventure est neuve.

DAGO.

Rien d'extraordinaire en cela, seigneur, le sourire était pour vous, et les maravédis pour moi, toutes les choses sont dans l'ordre.

FÉLICIO.

Mon cher, mon bon Dago, achève ton ouvrage ; marchons, pénétrons dans cette maison.

DAGO, *l'arrêtant.*

Doucement, c'est une forteresse imprenable de vive force, il faut employer la ruse.

LA PLATA.

Eh bien, rusons, c'est mon fort.

DAGO, *avec sévérité.*

La ruse avec la délicatesse... sinon, je ne suis plus votre auxiliaire.

FÉLICIO.

Tout ce que tu voudras, je te donne carte blanche.

DAGO.

D'après cette confiance, que je mériterai, j'espère, voici mon plan. ( *La Plata s'approche pour écouter, Dago lui fait signe de rester à l'écart, La Plata paraît piqué.* ) A ce soir, à dix heures, sur la place Major, au coin à droite près du couvent, vous appercevrez, à une petite fenêtre ronde, au second étage, une lumière rougeâtre, donnez le signal par un air de mandoline, soudain je serai près de vous. Croyez... espérez.

LA PLATA, *à part.*

Que diable lui conte-t-il là? cette conversation m'inquiète.

DAGO, *à Félicio.*

Etes-vous bien sûr de cet homme?

FÉLICIO.

Je ne l'ai pris à mon service qu'à Madrid.

DAGO.

Il a quelque chose de faux dans la physionomie, soyez seul et discret... vous m'entendez.

FÉLICIO.

Comptez sur moi. ( *Dago sort.* )

---

## SCENE IX.

### LA PLATA, FÉLICIO.

FÉLICIO.

Viens, mon cher La Plata, viens partager ma joie.

LA PLATA.

Pour la partager, il faudrait savoir...

FÉLICIO.

Oui, tu sauras tout, tout ce que je ne suis pas forcé de te taire... Me voilà le plus heureux des hommes. ( *il sort.* )

## SCENE X.

LA PLATA.

Que signifie tout ce mystère?...Monsieur mon maître, vous voulez devenir heureux, et sans mon secours? . . . C'est-à-dire que ce gueux, ce Dago, prétend m'enlever tous les revenans bons d'une pareille intrigue... Déjà, vous lui prodiguez l'argent en abondance, quand votre fidèle valet est oublié!

## SCENE XI.

LA PLATA, *sur le devant*, INIGO, CATALAN, BASQUE, MIQUELOS, FURETINO, *au fond.*

BASQUE, *au fond examinant La Plata.*

C'est lui, c'est lui-même.

LA PLATA, *se promenant avec agitation.*

Non, par Saint-Jacques, il n'en sera rien.

CATALAN, *à Basque.*

Es-tu bien sûr?

BASQUE.

C'est positif, te dis-je?

LA PLATA.

On se défie de moi... Il faut employer la ruse a dit ce malheureux... la ruse... Oui, c'est cela, double fripon, je suis plus fin que toi, et je saurai, quand il en sera tems, me ranger du parti de celui qui paeira le mieux. (*il va pour sortir.*)

FURETINO.

Abordons-le. (*à La Plata.*) Charitable seignor, secourez-nous.

INIGO.

La caristade, s'il vous plaît, noble Hidalgo.

LA PLATA, *brusquement.*

Je ne suis ni seignor, ni Hidalgo, et je n'ai point de charité à faire, laissez-moi. (*A part.*) Il semble que tous les gueux de Cadix se soient aujourd'hui déchaînés contre moi, il en pleut.

BASQUE.

Si tu ne fais pas la charité, tu aimes à la recevoir. (*montrant une bourse.*) Vois-tu cette bourse.

FURETINO.

Il y a cinquante piastres là-dedans.

BASQUE.

Elle est à toi.

LA PLATA.

A moi ? ( *à part.* ) Voilà qui est plus extraordinaire encore que tout le reste.

BASQUE.

Le seignor La Plata hésite quand il s'agit de prendre !...

LA PLATA.

Qui vous a dit mon nom ?

BASQUE.

Avant de te répondre, réponds toi-même. Que faisais-tu là ?

LA PLATA.

J'enrageais.

INIGO.

Pourquoi enrager ?

LA PLATA.

Parce que mon maître néglige les conseils d'un serviteur fidèle, pour suivre ceux d'un intrigant.

MIQUELOS.

Et que tu as peur, morbleu, que les quadruples de ton maître ne t'échappent ?

LA PLATA.

Tu l'as deviné. Mais, vous autres, qui êtes-vous ?

BASQUE, *ôtant sa fausse barbe.*

Eh ! quoi, tu ne reconnais pas ton ami et camarade Basque.

LA PLATA.

Basque ! per Dios ! si fait... L'habit ne fait rien quand la bourse est bien garnie, mon cher ami, embrasse-moi. ( *ils s'embrassent.* )

BASQUE.

Seignori, je vous présente mon ami La Plata, le plus adroit coquin des Espagnes.

LA PLATA.

Plus bas, ce compliment dans une rue pourrait me faire des jaloux.

BASQUE.

C'est un brave, seignori, s'il en fut jamais ; nous avons fait campagne ensemble dans plusieurs régimens, nous étions miquelets aux Pyrennés, barbets dans les Alpes...

LA PLATA.

Silence donc.

BASQUE.

Donnes-tu dans la réforme, par hasard ?

LA PLATA.

Comme nos vieilles femmes, mon ami, faute d'occasions pour pécher. Au reste, où en veux-tu venir?

BASQUE.

Je te reconnais à ce noble discours, La Plata sait aller au fait.

LA PLATA.

Après...

BASQUE.

Furetino, que voici, qui n'est pes manchot quand il s'agit d'écouter aux portes, a entendu la conversation de ton maître et du seigneur Dago; nous avons intercepté ton monologue; tu es mécontent, et nous aussi; tu veux gagner de l'argent, nous de même; unissons-nous et marchons de concert.

LA PLATA.

Marchons, j'y consens. Mais quel est le but de notre entreprise?

BASQUE.

Tu vas le savoir. Ton maître...

LA PLATA.

Est riche; mais n'a pas beaucoup d'argent comptant.

BASQUE.

Il ne s'agit pas de cela. Ton maître causait avec ce Dago, qu'on nomme à Cadix le roi des gueux, parce qu'il s'est arrogé sur nous tous je ne sais quelle autorité.

LA PLATA.

J'entends, vous conspirez pour détrôner ce roi-là.

BASQUE.

Tu n'y es pas encore. Ce Dago, sais-tu bien qui c'est?

LA PLATA.

Probablement un gueux qui ne l'est que de nom.

BASQUE.

Tu tiens le fil de l'intrigue; mais ce mendiant, ce gueux, ce Dago. (*avec mystère.*) Apprends que c'est le fameux vénitien Zaméo.

INIGO.

Celui qui, dit-on, a fait un pacte avec le diable.

FURETINO.

Celui qui sait faire de l'or.

CATALAN.

Celui qui, par un prodige, s'est échappé, ma foi, des prisons de l'inquisition de Madrid.

MIQUELOS.

Ventrebleu! ce n'est pas être mal-adroit.

LA PLATA.

J'ai beaucoup entendu parler de cet homme extraordinaire, puisque mon maître est son neveu.

CATALAN.

Nous le savons.

BASQUE.

Il serait trop long de te détailler par quels moyens adroits nous avons percé les voiles dont cet aventurier s'enveloppe. Qu'il te suffise de savoir que le gouvernement a promis une grosse récompense à celui qui découvrirait ce cabaliste, et que nous voulons la gagner en le dénonçant à l'inquisition; or, comme nous sommes un peu connus, pour donner plus de poids à cette dénonciation, nous avons, dans notre sagesse, résolu de t'en charger; tu es étranger à Cadix, tu seras accueilli par le Saint-Office, cela va tout seul. En conséquence, j'ai proposé de t'admettre au partage de la récompense, et l'on t'admet.

LA PLATA.

Servir son intérêt, sa conscience et l'état, voilà ce qui s'appelle travailler avec honneur. Je suis des vôtres.

TOUS.

Bravo !

LA PLATA.

Attendez donc... un homme qui sait faire de l'or ! il en a donc de l'or, beaucoup, c'est sûr; mais où le cache-t-il ?

FURETINO.

Je connais sa retraite accoutumée...

LA PLATA.

Il me vient une idée. Pourquoi perdre cet homme ? on doit se montrer humain, seignori, qui sait ce que nous deviendrons. C'est de l'or qu'il nous faut ? eh bien ! nous en aurons en abondance. Suivez-moi au cabaret prochain, je vous développerai mon plan; il est juste que je paye ma dette en donnant un avis salutaire à l'honorable société qui m'admet dans son sein. ( *Basque et Catalan témoignent à La Plata leur satisfaction, Furetino va écouter au fond du théâtre.* )

MIQUELOS, *à part.*

Doubles coquins ! vous n'en êtes pas encore où vous pensez; par la morbleu, je trouverai moyen de sauver une seconde fois, le brave homme que vous voulez perdre.

FURETINO, *revenant.*

On vient de ce côté.

CATALAN.

Vîte, séparons-nous, et ayons l'air de faire notre métier de gueux.

(*ils se divisent et chantent, d'une voix lamentable, le chœur suivant.*)

CHOEUR.

Accourez bonnes ames,
Ah ! ah ! ah !

LA PLATA, *à part.*

Il fait bon s'associer à ces gaillards-ci, ils en savent long.

CHOEUR.

Compatissantes dames,
Ah ! ah ! ah !
Per pieta !
La ar ista !

( *Pendant ce chant, les fenêtres de plusieurs maisons s'ouvrent ; on jette de la monnaie aux gueux, La Plata semble faire la charité à Basque.* )

( *Le rideau tombe sur ce tableau.* )

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

*Le théâtre représente une chambre gothique, fermée de toutes parts et très sombre. A gauche de l'acteur, la porte d'entrée ; du côté opposé on apperçoit un grand tableau couvert d'un voile.*

## SCENE PREMIERE.

FELICIO, *enveloppé dans un manteau*, DAGO.

( Dago a une petite lanterne à la main ; il entre par la porte de côté, cette porte doit être a coulisse, derriere la coulisse on apperçoit une grille de fer. )

DAGO.

Seigneur, vous voilà chez moi.

FELICIO, *avec inquiétude.*

Cet appartement n'est pas gai.

DAGO.

Il ne faut pas toujours juger d'après les apparences.

FÉLICIO.

Votre demeure est bien retirée ?

DAGO.

Oh ! pour cela, j'ai mes raisons. Otez ce manteau, il vous embarrasse.

( *Il lui ote son manteau*, *Félicio paraît richement habillé.* )

FÉLICIO.

J'ai toute confiance en vous, seigneur Mendiant, cependant vous m'avez fait tantôt de belles promesses, et dans le fait, je ne vois pas qu'elles se réalisent.

DAGO.

Les amoureux sont impatients.

( Pendant le couplet suivant, Dago allume une lampe suspendue à la muraille, puis il éteint la lumière de sa lanterne. )

FÉLICIO.

Vous me donnez rendez-vous à la place Major, à dix heures de la nuit ; je m'y rends avec exactitude, j'apperçois la petite lumière rouge, je donne le signal avec la mandoline, soudain, je me sens saisir par la main, je veux parler, on m'impose silence ; je vous reconnais. Nous marchons par les

ruelles les plus détournées ; nous parvenons à travers des murs en ruines à une porte de fer, elle s'ouvre, nous trouvons des dégrés en pierre, nous montons, et, à l'instant où je crois entrer dans le temple qui recèle ma divine Angélica, cette grille se ferme derrière nous et je deviens, pour ainsi dire, votre prisonnier. Ce début n'annonce rien de bon.

DAGO, *avec gaîté.*

Eh bien ! voilà comme on calomnie les mieux intentionnés ; ne sais-je pas que vous n'avez rien pris encore de toute la journée ? L'amour est une nourriture trop légère, croyez-moi, mon cher seigneur, vous aurez besoin de toutes vos forces pour les aventures qui vous attendent, et un bon souper vous convient à merveilles.

FÉLICIO, *à part.*

La conduite de cet homme me donnerait des inquiétudes, si le calme de sa physionomie ne me rassurait un peu.

DAGO.

Voyons, seigneur, que dites-vous du souper ?

FÉLICIO.

Qu'il viendrait fort à propos, mais qu'il est difficile de se le procurer dans ce quartier désert. Au reste, voici de l'argent. (*Il lui offre une bourse.*)

DAGO.

Gardez votre argent, je ne vous demande qu'un peu de confiance. Ma cuisine est sous cette chambre, je n'ai qu'un signal à donner pour être servi.

FÉLICIO.

Devient-il fou ?

DAGO.

Eh bien, seigneur, servira-t-on ?

FÉLICIO, *à part.*

Il faut voir tout ce que ceci deviendra. (*Haut.*) J'accepte votre souper, puisque vous voulez bien me l'offrir.

DAGO.

A condition que vous vous en contenterez tel qu'il sera, je ne fais point de façons, je vous en préviens.

( *Dago joue un air de mandoline, aussitot une table bien servie s'élève de terre.*)

FÉLICIO.

Quel prodige ! suis-je chez un magicien ?

DAGO.

Que votre conscience soit en repos ; mangez, seigneur, mangez en toute sûreté.

FÉLICIO.

Mais un mendiant ?

DAGO.

Parce qu'on reçoit tous les jours, est-ce une raison pour ne jamais donner? Allons à table.

FÉLICIO,

Je m'y perds. ( *Ils se mettent à table.* )

DAGO.

Voulez-vous commencer par ce ragoût aux olives, où par ces truffles au vin d'Alicante?

FÉLICIO.

Tout comme il vous plaira. ( *Dago sert.* ) Tout cela me paraît excellent. Je ne puis revenir de ma surprise...

DAGO.

Mon cuisinier souterrain est assez bon... A propos, j'ai oublié le vin. (*Il sonne, à ce signal deux consoles, ou servantes dorées s'élèvent du parquet, et présentent différens flacons de vins.*)

FÉLICIO.

Vos gens sont-ils des génies?

DAGO.

Votre imagination va trop loin. Je n'aime pas à voir autour de ma table ces grands laquais oisifs qui, sans cesse, épient les actions de leurs maîtres; je me fais servir à la muette et je m'en trouve bien.

FÉLICIO, *à part.*

Cet homme confond toutes mes idées; il me semble que tout ceci est un songe.

DAGO.

Voulez-vous du Malaga, du Calabre, ou de ce vin vieux du Portugal? ( *il lui verse à boire.* )

FÉLICIO.

Ma foi, si c'est un songe que je fais, il est fort agréable jusqu'à présent.

DAGO.

Comment trouvez-vous le vin?

FÉLICIO.

Délicieux.

DAGO.

Il a vingt ans de cave... Redoublons... ( *il lui verse à boire.* ) A votre santé, seigneur Félicio.

FÉLICIO.

Le ciel vous conserve, seigneur... je ne sais pas quel nom vous donner.

DAGO.

Le calme de l'ame est nécessaire pour une bonne digestion, j'ai toujours aimé, pendant mes repas, une musique douce et harmonieuse, à la place de ces conversations dont

le désagrément le plus léger est une complette nullité. Que penseriez-vous d'un peu de musique ?

FÉLICIO.

Je pense que vous êtes un enchanteur aimable, et que le parti le plus sage est de m'abandonner entièrement à vous.

DAGO.

Voilà qui est bien dit, et je vous rends grâce de la bonne opinion que vous avez de votre hôte.

(Il frappe deux coups dans sa main, une musique souterraine, composée d'instrumens à vents, se fait entendre, elle execute un air voluptueux. A la fin de l'air, Dago se leve, sonne de nouveau, la musique cesse, la table et les servantes disparaissent.)

A présent, seigneur, nous parlerons, s'il vous plaît, de nos affaires.

FÉLICIO.

Etre mystérieux et étonnant ! je ne puis plus douter de ton pouvoir; sans doute tu vas me conduire aux pieds de la belle Angélica.

DAGO.

Pas encore ; j'ai, avant tout, des choses importantes à te révéler. Je t'ai promis mon secret, je vais te l'apprendre.

FÉLICIO.

Mon impatiente curiosité fait taire un instant l'amour même ; homme, génie, ou démon, parle, je t'écoute.

DAGO.

Tu m'as fais voir ce matin un portrait, soulève le voile qui cache ce tableau. (*il lui montre le tableau.*)

FÉLICIO, *lève le voile en hésitant.*

Que vois-je ! c'est l'image du trop fameux Zaméo, de mon malheureux oncle, le voilà enfermé dans un des sombres cachots de l'Inquisition... mais il brise ses fers... le calme et l'espérance brillent sur son front... O Zaméo ! ô mon oncle ! vivrais-tu encore ? aurais-tu recouvré la liberté ?

(Pendant cette tirade, Dago ôte sa jambe de bois, sa perruque, et, jetant ses habits, il paraît richement vêtu.)

ZAMÉO.

Oui, mon cher neveu.

FÉLICIO, *se retournant.*

C'est Zaméo, c'est lui-même... (*il tombe aux genoux de Zaméo qui le relève et l'embrasse.*) O mon oncle ! par quelle étonnante aventure vous retrouvé-je enfin après avoir si long-tems pleuré votre mort.

ZAMÉO.

Depuis un mois que tu habite Cadix, j'ai constamment

épié tes démarches, si ton cœur ne m'avait semblé assez pur pour recevoir mes confidences, j'aurais redoublé l'obscurité du voile qui m'enveloppe, et mon secret serait resté enseveli avec moi.... Je t'ai vu ; je t'ai jugé.... quand l'âge et mes conseils auront mûri ta raison, tu seras digne d'être initié dans les secrets sublimes des hautes sciences, et de devenir l'héritier de la fortune et des talens de Zaméo.... mais si ton âme n'est pas préparé d'avance à se roidir contre l'ingratitude des hommes, les calomnies des ignorans et les persécutions de l'intollérance ;.... c'est envain, que je te dévoilerais les mystères de la nature et je ferais ton malheur au lieu de te servir.

FÉLICIO.

Comment pourrais-je mériter tant de bienfaits ?

ZAMÉO.

En me jurant que tu n'emploiras jamais tes talens, qu'à soulager l'humanité, protéger tes semblables et rendre les hommes plus heureux.

FÉLICIO.

Je vous le jure.... Mais si j'en crois ce tableau, vous vous êtes donc échappé des cachots de l'inquisition ?

ZAMÉO.

Hélas ! mon fils, je me plais à te donner ce nom ; il te souvient peut-être que, poursuivi par des ennemis acharnés à ma perte, je fus obligé de quitter précipitamment les états de Venise..... Tu étais bien jeune alors....

FÉLICIO.

Ma mère, votre digne sœur, m'a souvent entretenu de vos malheurs, ainsi que de vos vertus.

ZAMÉO.

Je me retirai en France, la douceur des lois de ce pays aurait assuré mon repos, si la curiosité inquiète de ce peuple léger et aimable, ne m'eût forcé de chercher un autre asyle ; je passai en Angleterre ; la liberté si vantée de cette nation n'est qu'un mot ; j'étais étranger, je fus maltraité ; enlevé, obligé de servir sur un vaisseau de guerre qui, heureusement pour moi, échoua peu de tems après sur les côtes du Portugal.

FÉLICIO.

Avec quel intérêt j'écoute ce récit !

ZAMÉO.

En Portugal comme ailleurs, je me cachais pour faire le bien ; je devins suspect au gouvernement qui me fit transporter au Brésil.... Graces à mes connaissances dans la physique et la chimie, j'échappai au supplice des mines, et je devins le médecin du pays.... Bientôt je trouvai le moyen de

le quitter ; je parcourus l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, partout je rencontrai de l'aveuglement, parce que partout, il y avait des hommes ; bref, j'arrivai en Espagne ; mon art sauva la vie, pour ainsi dire par miracle, à quelques pauvres malheureux ; on me dénonça à l'inquisition comme un cabaliste : un autodafé se préparait, la poudre d'or répandue en abondance, fit tomber mes fers ; échappé des prisons, j'accours à Cadix pour m'embarquer, des ordres sévères m'avaient précédés au port ; nul étranger ne pouvait en sortir sans le plus scrupuleux examen.... Frappé de ce dernier coup, j'allais abandonner la vie, comme un présent fatal, et le poignard menaçait déjà mon sein, quand un malheureux mendiant qui m'avait suivi et écouté, retint mon bras.... Cet homme était aussi honnête que courageux ; cependant on me soupçonnait à Cadix, et les recherches les plus rigoureuses se faisaient de toutes parts ; comment échapper ! tôt ou tard j'aurais été découvert ; ne trouvant pas de meilleur expédient, je pris ce déguisement singulier et devenant un gueux à l'exemple de mon discret libérateur, je m'associai à une troupe de Mendians dont il faisait partie : bientôt après ils me nommèrent leur chef, et je me dérobai ainsi aux yeux des méchans.

FÉLICIO.

La science est bien dangereuse, s'il faut l'acheter à ce prix.

ZAMÉO.

Si l'on souffre de l'injustice, n'est-on pas dédommagé par le bien qu'on fait même aux gens injustes.... Dès que je fus en sûreté, je songeai à faire venir de Venise, ma fille et sa gouvernante. Ma fille passe en Espagne pour une veuve Napolitaine, très-riche et vivant avec splendeur, mais de la manière la plus retirée ; elle acheta cette maison ; avec de l'or, je vins à bout de faire exécuter les différentes choses qui t'ont surpris, et j'ai le plaisir d'embrasser chaque soir ma fille, en m'introduisant par le souterrain que nous avons parcouru et en prenant les précautions dont tu as été témoin.

FÉLICIO, *avec inquiétude.*

Et cette fille chérie ?...

ZAMÉO.

Elle est belle, elle est sage, et je te la destine pour épouse .. Tel était mon but, mon cher Félicio, en t'amenant dans ces lieux.

FÉLICIO.

Ah ! mon père ! pourquoi ai-je vu Angélica ? je sens que mon cœur ne peut-être à d'autre qu'à cette femme charmante.

ZAMÉO.

La fille de Zaméo, n'est pourtant pas à dédaigner, et je

suis bien aise de t'apprendre qu'elle ta vu, que tu lui plais, et que d'après l'aveu de son père, elle consent à recevoir ta main.

FÉLICIO.

Demandez-moi ma vie, mon oncle, quant à mon cœur, il ne sera jamais qu'à la divine Angélica.

ZAMÉO.

Nous allons voir si tu pourras résister à sa présence. ( *Elevant la voix.* ) Paraissez, ma fille, venez venger vos charmes et dompter le cœur d'un rebelle...

---

## SCENE II.

FÉLICIO, ANGÉLICA, ZAMÉO, PRUDENZA, Dames de la suite d'Angélica.

( Le fond du théâtre s'ouvre et laisse à découvert un salon très-vaste et très-riche, éclairé d'une multitude de girandoles; Angélica est dans le fond sur une estrade, Prudenza est auprès d'elle, les dames sont groupés autour de l'estrade avec des guirlandes de roses.)

FÉLICIO, *hors de lui.*

Qu'ai-je vu ! c'est Angélica. ( *Il tombe aux pieds d'Angélica, qui est descendue de l'estrade.* )

ZAMÉO.

Oui, mon cher Félicio, voici ta cousine et bientôt ta femme.

FÉLICIO.

Je jure de ne vivre que pour elle ; de l'aimer, de l'idolâtrer sans cesse.... Mais Angélica, si aimable, si intéressante, voudra-t-elle accorder un peu de retour à son cousin ?

ANGÉLICA.

Les ordres de mon père me permettent d'avouer à Félicio qu'une égale sympathie nous entraînait l'un vers l'autre.

FÉLICIO.

Ce tendre aveu assure ma félicité.

PRUDENZA.

Convenez, seigneur, que j'ai bien joué mon rôle de duègne ? votre malin valet a été complettement ma dupe.

ZAMÉO.

Félicio, défiez-vous de cet homme ; je sais par ce mendiant qui m'a sauvé la vie, par le bon Miquelos, que La Plata est un fripon.

FÉLICIO.

Je suivrai toujours vos sages conseils.

ZAMÉO.

J'ai encore d'autres confidences à vous faire, mais dans ce moment, je ne puis que me livrer au plaisir d'avoir trouvé un neveu chéri qui va faire le bonheur de ma fille.

ANGÉLICA.

En vivant près de vous, mon père, le bonheur d'Angélica était assuré.

ZAMÉO.

Avouez, ma chère fille, qu'un époux tendre et délicat ne gâtera rien à la chose.

ANGÉLICA.

Il est du choix de mon père.

FÉLICIO.

Et il tâchera de mériter celui de son aimable fille.

ZAMÉO.

Allons, que cette nuit entière soit donnée à la danse et à la gaîté.

( *Zaméo, Félicio et Angélica, se placent sur l'estrade.* )

*Ballet de Dames.*

(Le ballet est interrompu par trois grands coups frappés à l'extérieur)

ZAMÉO.

On frappe à la porte de la rue, Prudenza, voyez qui c'est. ( *Prudenza sort.* )

## SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, excepté PRUDENZA.

ZAMÉO.

Qui peut venir ici au milieu de la nuit ?

ANGÉLICA.

Mon cœur palpite de frayeur, un moment aussi beau, serait-il troublé par quelques malheurs inattendus.

ZAMÉO.

Calme-toi, ma fille, une ame forte, ne doit ni s'enivrer dans la félicité, ni se laisser abattre dans l'infortune.

## SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, PRUDENZA.

PRUDENZA.

Miquelos pâle et hors d'haleine, m'a remis ce billet pour le seignor Zaméo, et soudain il à disparu.

( *Zaméo prend le billet, Prudenza va examiner au fond ce qui se passe. Inquiétude générale.* )

ZAMÉO.

Quel est ce mystère ! lisons. ( *il lit.* ) « Vous êtes découvert, noble Zaméo, fuyez.

FÉLICIO et ANGELICA.

Grand dieu !

PRUDENZA, *accourant.*

Tout est perdu, seigneur, la maison est entourée d'hommes armés, et l'on demande que la porte soit ouverte au nom de l'inquisition.

TOUS.

De l'inquisition !

ANGELICA.

O ! funeste événement.

FÉLICIO.

Je vous défendrai au péril de mes jours.

ZAMÉO.

Rassurez-vous, mes enfans, le passage secret du souterrain ne peut-être connu, nous allons nous mettre à l'abri des dangers qui nous menacent ; suivez-moi ;.... toi, Prudenza, reste gardienne de cette maison ; je te laisse maîtresse de répondre à ceux qui me poursuivent, tout ce que ton bon cœur te dictera.

( *Félicio et Angélica, guidés par Zaméo, sortent par la porte de coté.* )

## SCENE V.

PRUDENZA, Dames de la suite.

PRUDENZA.

O mon dieu ! sauvez cet homme aussi vertueux qu'infortuné !

( *On entend un grand bruit à l'extérieur.* )

## SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ZAMÉO, FÉLICIO, ANGÉLICA. *Ils rentrent en désordre.*

ZAMÉO.

Mes ennemis triomphent, cette issue secrète a été découverte, elle est cernée.

ANGÉLICA.

Je reste anéantie.

ZAMÉO.

Mes amis, ne perdons pas courage. ( *il ponsse un ressort,*

*le grand tableau tourne sur lui-même, et laisse voir un cabinet.* ) Vous voyez ce cabinet, il est assez vaste pour vous cacher, et je crois impossible qu'on vous y découvre, entrez-y tous et gardez le plus profond silence.

ANGÉLICA.

Et vous, mon père!

ZAMÉO, *ému.*

Moi, j'ai une retraite non moins sûre, et qui doit rester ignorée de tout le monde.... Dans peu nous seront réunis; mais si je tardais à vous joindre, Félicio, Angélica, mes chers enfans, souvenez-vous que je vous ordonne de vous unir au pied des autels.... Les souterrains de cette maison contiennent des richesses incalculables,.... c'est votre dot. ( *On frappe.* ) Le bruit redouble, adieu.

FÉLICIO.

Rien ne peut me séparer de mon bienfaiteur.

ANGELICA.

Nous ne vous quitterons pas.

ZAMEO, *d'un ton sévère.*

Obéissez, ma fille, où craignez que votre obstination ne soit la cause de ma perte. ( *On entend des coups de hache.* ) On enfonce les portes, il n'y a pas à hésiter.

( *Il les force d'entrer dans le cabinet, Prudenza et les Dames s'y renferment avec eux. Le tablaau se referme.*

## SCENE VII.

ZAMÉO.

Je suis perdu, mais je sauve mes enfans! c'est moi seul qu'on cherche, si mes ennemis ne m'avaient pas rencontré, ils auraient fouillé cette maison, et auraient fini sans doute par me trouver, arrêter mes enfans et les plonger avec moi dans un cachot... il valait mieux me sacrifier seul; la haine de mes persécuteurs sera assouvie par mon dévouément. Je les entends, allons leur offrir leur victime.

## SCENE VIII.

ZAMÉO, UN OFFICIER de l'inquisition, quatre Familiers masqués, Gardes de la Sainte-Hermandad.

( Ils entrent tous à-la-fois par le fond et par la porte de côté. )

L'OFFICIER.

Zaméo, au nom du saint-Office, vous êtes mon prisonnier.

ZAMÉO.

C'est ma tête que vous demandez... la voici.

L'OFFICIER.

Qu'on l'arrête, qu'on le charge de chaînes, prenez bien vos précautions, soldats, défiez-vous de l'adresse de cet homme.

ZAMÉO, *enchaîné.*

Tu as raison de trembler, l'homme juste dans les fers est toujours à craindre pour les scélérats.

L'OFFICIER, *aux familiers.*

Familiers du saint-Office, restez en ces lieux et cherchez partout ses complices, et les trésors qu'il a sans doute cachés.

ZAMÉO, *à part.*

Prends ma vie, grand dieu ! et sauve mes enfans.

L'OFFICIER.

Qu'on l'entraîne.

(On saisit Zaméo, l'Officier après avoir parlé aux familiers sort avec les gardes.)

## SCENE IX.

INIGO, CATALAN, LAPLATA, FURETINO.

(Les quatre familiers se démasquent en on reconnaît les quatre ci-dessus nommés.)

CATALAN, *riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! nous voilà maître du champ de bataille.

LAPLATA.

Eh bien, avais-je raison de ne pas vouloir céder cette riche prise a l'inquisition... vous voyez la splendeur de ces lieux, il n'y a pas de doute qu'ils ne recèlent des richesses immenses.

INIGO.

Avoue aussi que nous t'avons bien secondé.

CALATAN.

Un moment, seignori, ma foi, c'est Basque qui mérite la palme pour la manière ferme et decidé avec laquelle il vient de représenter l'officier de la sainte inquisition... comme il a bien déguisé sa voix.

FURETINO.

Fort bien, mais qu'aurait-il pu faire ce Basque si vanté, si je n'avais eu l'adresse de découvrir l'issue secrète, l'oiseau s'échappait, et nous en étions pour nos frais.

INIGO.

Per los sanctos ! voilà bien des complimens inutiles... notre expédition à peut-être donné l'alarme dans le quartier.

CATALAN.

Il a raison, si la véritable inquisition venait réprendre ses droits.

FURETINO.

Notre fortune s'en irait a veau l'eau.

LA PLATA,

J'approuve la prudente réflexion d'Inigo.

INIGO.

Allons, Furétino, à l'ouvrage ; furetons partout et cherchons ces bienheureux trésors.

(Ils se séparent, cherchent de différents côtés, frappent les murs, écoutent et témoignent leur inquiétude de ne rien découvrir.)

INIGO, *touchant le tableau.*

Per Dios ! je crois que ce tableau masque une fausse porte.

FURETINO, *se mettant ventre à terre.*

Ah bien ! oui, une fausse porte ! ce serait bien fin, n'est-ce pas? approche, imbécille ! je viens de découvrir une trappe, je me trompe fort où elle couvre l'entrée d'un caveau, l'or est là, soyez en certain.

(Ils viennent tous près de Furétino et en se servant de leurs poignards ils parviennent à soulever la trappe.)

CATALAN.

Encore un petit effort... bon, nous y voilà, ma foi... voici un escalier.

LA PLATA.

Attendez, je descends.

INIGO.

Non, laisse moi l'honneur de la découverte. (*il descend dans le caveau.*) Bonne trouvaille ! j'apperçois les sacs d'or, les diamans.

FURETINO.

J'avais bien dit que c'était là le nid... je vais t'aider . . . Vous, faites sentinelles. (*il descend.*)

(En ce moment, tandis que Catalan et La Plata sont penchés sur la trappe, Félicio ouvre la porte caché par le tableau, et en sort deux pistolets à la main.)

---

## SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, PRUDENZA, FÉLICIO, ANGELICA. et ses Femmes.

FÉLICIO, *paraissant tout-à-coup.*

Scélérats, vous êtes morts. (*il tire ses deux coups de pistolets.*)

CATALAN ET LA PLATA, *se sauvent en criant.*

Fuyons, fuyons.

(Félicio les poursuit et leur tire deux autres coups, il revient à la trappe qu'il fait retomber sur la tête de Furetino et d'Inigo qui paraissent et veulent sortir

FÉLICIO.

Malheureux, périssez de faim et de misère auprès de cet indigne métal qui est la cause de votre crime. (*à Angélica.*) Il n'y a pas un moment à perdre, sortons de ces lieux, suivons les pas du sage Zaméo... Vous l'avez entendu, il n'est pas dans les fers de la redoutable inquisition ? il nous reste l'espoir de le sauver, réunissons nous à Miquelos et délivrons notre bienfaiteur.

ANGÉLICA.

Quoi, vous pensez qu'il serait possible de l'arracher des mains de ces misérables ?

FÉLICIO.

N'en doutons pas, le Roi est au camp de St.-Roch, courrez, belle Angelica, lui présenter le tableau de l'innocence et du malheur ; il ne pourra résister à vos larmes, moi, je rejoins Miquelos... oui, nous le sauverons... si le ciel permet que la vertu souffre un instant, c'est pour la faire triompher avec plus d'éclat. Marchons. (*ils sortent tous.*)

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

*Le théâtre représente la baie d'Algésiras ; en avant, l'intérieur d'une grange dans laquelle sont des tables et des bancs ; la grange est fermée par une palissade en pieux séparés les uns des autres et à hauteur d'appui. Au-delà, on apperçoit la campagne ; dans le fond, la mer ; à droite, se courbe un rocher formant le quart de cercle ; sur le sommet du rocher, on distingue une vieille tour isolée et à moitié ruinée ; au bas de la tour, est une porte de fer cellées dans le roc même, et qui ferme l'entrée d'un souterrain ; vis-à-vis, à gauche, est la pointe d'un autre roc sur lequel on apperçoit une petite chapelle ouverte de tous côtés, et dans laquelle sont une cloche et une croix.*

## SCENE PREMIERE.

MIQUELOS, FELICIO, *en mendiant.*

MIQUELOS.

Approchez, seigneur Félicio, voici la grange où nos gueux s'assemblent tous les matins avant de commencer leur tournée, et tous les soirs pour partager les produits de leurs quêtes.

FÉLICIO.

Où est maintenant l'infortuné Zaméo ?

MIQUELOS.

Dans un vaste souterrain, sous cette tour abandonnée, qui jadis servait pour les signaux.

FÉLICIO.

Ne puis-je pénétrer jusqu'à lui ?

MIQUELOS.

Impossible ! voici la seule porte qui conduit à son cachot, les misérables en ont les clefs, ils ont trop bien pris leurs mesures ; mais, patience, laissez faire le ciel et Miquelos, par la sambleu, les scélérats verront beau jeu.

FÉLICIO.

Braves Miquelos ! je crains pour toi-même ; ils pourraient te soupçonner.

MIQUELOS.

Non, ils croyent que mon cœur est ausssi dur que mes manières, ils m'ont admis dans leur complot, je connais leurs desseins les plus secrets ; ils apprendront à leurs dépens, tubleu ! à distinguer désormais un honnête homme d'un fripon.

FÉLICIO.

Suis-je assez caché sous cet accoutrement pour échapper à tous les yeux.

MIQUELOS.

Cette sougnenille et cette barbe noire vous déguisent fort bien ; on a cônfiance en moi, vous êtes un mendiant comme nous, mon frère, mon cousin, mon ami, tout ce que je voudrai ; on vous admettra dans l'ordre, j'en ai déjà parlé à quelques anciens. Vous verrez des choses fort extraordinaires, ne soyez étonnés de rien.

FÉLICIO.

Voilà qui est bien pour moi ; mais mon digne oncle, quels dangers ne court-il pas ?

MIQUELOS.

Les plus imminens. Nos gueux, ( j'entends la grande société qu'il faut bien distinguer de l'association secrète de nos fripons ) les gueux, dis-je, s'arrogent le droit de juger et punir, et malheureusement dans ce pays on tolère cette confrairie ; Dago, car les trois coquins seuls connaissent son véritable nom, est condamné à passer six mois dans un cachot ; ensuite, à être renvoyé de l'ordre, pour n'avoir pas partagé, avec nous, l'or qu'il avait en dépôt. Si l'on s'en tenait là, il ne serait pas impossible de le sauver ; mais Catalan et Basque, qui se sont gardés de faire part aux autres de l'expédition de cette nuit, se voyant trompés dans leur attente, se trouvent piqués au jeu, et je crains bien, sambleu ! que, réunis à La Plata, ils ne livrent Zaméo à l'Inquisition pour avoir la récompense promise.

FÉLICIO.

C'est pour parer ce coup, que la belle Angélica est allé trouver le Roi dans son camp, se jeter à ses pieds, lui faire connaître l'innocence et les dangers de son père, et solliciter tout à-la-fois un ordre du généreux monarque contre ceux qui retiennent Zaméo captif, et la révision de la sentence du Saint-Office. J'espère tout de cette démarche et de la bonté du Prince.

MIQUELOS.

Le Roi est bon, généreux, sans doute; mais les arrêts de l'Inquisition sont irrévocables; n'espérez rien de ce côté.

FÉLICIO.

Que faire?

MIQUELOS.

1°. Rendre l'espérance à votre oncle en lui apprenant que vous etes près de lui; 2°. gagner du tems; 3°. profiter des occasions qui pourront se présenter pour sa délivrance, employer la ruse enfin, et sambleu! tromper les trompeurs.

FÉLICIO, *avec enthousiasme.*

Ou mourir, s'il le faut, pour délivrer notre bienfaiteur.

MIQUELOS.

C'est toujours le dernier parti qui reste à prendre. On vient, ce sont nos gens; observons leur contenance avant de nous montrer. (*ils se cachent tous deux.*)

---

## SCENE II.

BASQUE, LAPLATA, CATALAN, MIQUELOS et FELICIO, *cachés.*

CATALAN.

Ma foi, la colère me suffoque.

LA PLATA.

Manquer un si beau coup!

BASQUE.

Ce n'est pas ma faute, j'avais fait l'inquisiteur avec une vérité si effrayante que je m'en imposais à moi-même.

CATALAN.

Il faut être de bon compte, ce La Plata s'est laissé emporter par une terreur panique.

LA PLATA.

Et toi donc? (*à Basque.*) Si tu avais vu comme il courrait!

CATALAN.

Si tu avais pu voir comme il tremblait!

BASQUE.

Avoir peur d'un seul homme? fi donc!

CATALAN.

Ce sont ces diables de pistolets qui m'ont étourdi.

LA PLATA.

Ils m'ont ébloui, moi, je n'y voyais plus que du feu.

BASQUE.

Poltron!

LA PLATA.

A la bonne heure; mais je saurai réparer ma poltronnerie.

BASQUE.

Pauvre Inigo ! pauvre Furetino.

LA PLATA.

Ils sont restés ensevelis sous la trape infernale.

CATALAN.

Que Dieu veuille avoir leurs ames.

BASQUE.

Imbécille ! pensons à les délivrer.

LA PLATA.

Oui, délivres-les, toi.

CATALAN.

A peine étions-nous sortis, que l'Alcade, avec ses Alguasils, accourus au bruit des pistolets, se sont emparé de la maison.

BASQUE.

Et des trésors ?

LA PLATA.

Non ; ils ignorent l'existence du riche caveau, il n'est pas impossible de retrouver ces trésors, laissez-moi y penser.

CATALAN.

Pense, pense, mon cher La Plata.

LA PLATA, *réfléchissant.*

Dago, m'avez-vous dit, accusé, cette nuit par vous dans l'assemblée générale de votre ordre, d'avoir volé sur les partages a été condamné suivant votre code criminel.

CATALAN.

Rien n'était plus juste.

LA PLATA.

Il faut que vos camarades ignorent les causes de la disparition d'Inigo et de Furetino, et même jusqu'au nom de Zaméo.

BASQUE.

C'est déjà convenu.

LA PLATA.

Le prisonnier est-il bien en sûreté dans ce souterrain ?

BASQUE.

Voici la clef de cette porte de fer que le diable en personne ne forcerait pas, et le souterrain n'a pas d'autre issue à l'exception d'un petit soupirail grillé qui donne dans cette tour et par lequel nous descendons à manger à notre prisonnier.

LA PLATA.

A merveilles. Ecoutez donc le développement du plan que mon génie conçoit.

CATALAN.

Nous sommes à toi.

LA PLATA.

De ce pas je cours au Saint-Office, j'annonce aux inquisiteurs que j'ai trouvé la trace du grand coupable que l'on cherche depuis si long-tems.

FÉLICIO, *caché.*

Le scélérat !

MIQUELOS, *à Félicio.*

Modérez-vous, seigneur.

LA PLATA.

J'offre au Saint-Office de lui livrer Zaméo, sa fille et son neveu, à condition, qu'avec la récompense promise au dénonciateur, on me donnera, en toute propriété, la maison du dénoncé.

BASQUE.

Je commence à comprendre.

LA PLATA.

Ma demande est octroyée, l'argent donné, Zaméo livré avec ses complices, la maison en notre pouvoir, nos camarades mis en liberté, et tous les trésors...

CATALAN.

Partagés.

LA PLATA.

Comme tu dis.

FELICIO, *à part.*

Tout est perdu.

MIQUELOS, *bas à Félicio.*

Pas encore.

BASQUE, *à La Plata.*

Mon génie baisse pavillon devant le tien, le plan est superbe, honorable et sans danger; il ne reste plus que l'exécution ?

LA PLATA.

Je m'en charge; dans une heure vous entendrez parler de La Plata. A propos, et Miquelos ? je ne l'ai point vu ce matin.

BASQUE.

Dès le point du jour, il est allé près de la maison de Zaméo, sonder l'opinion publique, sur l'évènement de cette nuit.

LA PLATA.

Etes-vous bien sûr de ce Miquelos ?

CATALAN.

Oh ! très-sûr, ma foi.

LA PLATA.

Son air sombre et sournois m'a semblé suspect.

BASQUE.

Chimère ; c'est un camarade tout dévoué.

LA PLATA.

Tu en réponds ?

BASQUE.

Absolument.

LA PLATA.

C'est que s'il y avait le moindre doute sur son compte on pourrait honnêtement s'en défaire.

MIQUELOS, *à part.*

Le coquin.

BASQUE.

Seignor La Plata, il faut tenir aux principes.

CATALAN.

Surtout quand on est assez riche pour les respecter.

LA PLATA.

Tu as raison, la capture est assez bonne, pour n'y pas regarder de si près. Au revoir. (*il sort.*)

---

## SCENE III.

### CATALAN, MIQUELOS, BASQUE, FELICIO.

BASQUE.

Le drole est entreprenant, il faut le laisser faire.

MIQUELOS, *à Félicio.*

Il est tems de paraître.

CATALAN.

Ma foi, il faut avouer que c'est un génie superieur, que ce La Plata.

BASQUE.

C'est un garçon qui ira loin.

MIQUELOS, *lui frappant sur l'épaule.*

Et toi aussi.

CATALAN.

Eh ! c'est le brave Miquelos !

MIQUELOS, *lui secouant la main.*

Oui, c'est moi, sambleu !

CATALAN.

Doucement, donc camarade.

BASQUE, *à Miquelos montrant Félicio.*

Quelle est cette nouvelle figure ?

MIQUELOS.

Un pauvre diable !

BASQUE.

Je le vois bien.

MIQUELOS.

Brave homme.

BASQUE, *avec défiance.*

Il faudra voir.

MIQUELOS.

Comme nous.

CATALAN.

C'est tout dire.

BASQUE.

Mais...

MIQUELOS.

C'est mon neveu, noble mendiant Espagnol, déjà connu aventageusement de quelques membres de la confrérie.

BASQUE, *avec colère.*

Mais, cent fois mais...

MIQUELOS, *avec une intention marquée.*

J'entends !... propre à tout.

BASQUE.

Ah ! je conçois à mon tour, c'est un renfort pour l'association secrète.

MIQUELOS.

Tu l'as deviné. Je réponds de lui comme de moi; il a vu le feu.

CATALAN.

Vrai !

MIQUELOS.

Comme il te voit, foi de Mendiant.

BASQUE, *en confidence.*

Et tu lui as appris tous nos projets ?

MIQUELOS.

Je n'ai rien de caché pour lui.

BASQUE, *bas à Miquelos.*

Tant pis, tu ne sais pas que nous allons partager des trésors immenses ?

MIQUELOS.

Je m'en doute, morbleu !

BASQUE, *bas.*

Et un homme de plus dont nous n'avons pas besoin pour l'exécution, cela diminue les parts.

MIQUELOS.

N'est-ce pas mon neveu ? je lui donnerai la moitié de la mienne, cela ne sortira pas de la famillle.

BASQUE.

Fort bien comme ça ; puisque tu le veux, nous l'admettons à demi-part. Touche-là, camarade. (*il lui donne la main.*)

CATALAN, *à Félicio.*

Camarade, embrasse-moi. (*il l'embrasse.*)

FÉLICIO.

C'est beaucoup d'honneur.

BASQUE.

Il n'y a pas d'honneur chez nous.

FÉLICIO.

Ah! pardon! je l'avais oublié.

CATALAN.

Il a le petit mot pour rire, le neveu; c'est aimable, ma foi.

BASQUE.

Ce sera un jour de fête pour tout le monde.

FÉLICIO, *s'oubliant.*

Et sur-tout pour moi, si je réussis dans mes projets.

BASQUE.

Quels projets?

MIQUELOS.

Les nôtres; cela va s'en dire.

CATALAN, *regardant au fond.*

Ah! j'apperçois nos camarades.

MIQUELOS.

Il est essentiel que mon neveu soit présenté à la grande société, pour éviter tout les soupçons.

BASQUE.

C'est mon avis. Son nom?

MIQUELOS.

Bras-d'or.

CATALAN.

Le nom est de bonne augure.

BASQUE.

Laisse-moi faire, tout ira bien.

MIQUELOS, *à Félicio.*

Tout ira bien.

## SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, Tous les Gueux avec leurs Femmes et leurs Enfans.

BASQUE, *aux gueux.*

Camarades, voici un nouveau frère...

CATALAN.

Qui demande l'admission dans la respectable confrérie, ma foi.

Ier. GUEUX, *à Basque.*

Est-il connu?

BASQUE.

Comme moi ; c'est le neveu de Miquelos.

TOUS LES GUEUX.

Honneur au neveu du seignor Miquelos.

( Tous les gueux et leurs femmes se rangent en scene, en demi-cercle, on apporte une grande pancarte sur laquelle on lit : REGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ DES GUEUX.)

Ier. GUEUX.

De par le patron des gueux des Espagnes, attention.

TOUS LES GUEUX.

Attention.

IIe. GUEUX.

Tu promets de respecter les lois de l'honorable confrérie.

FELICIO.

Je le promets.

IIe. GUEUX.

De demander, recevoir, et partager, sans restriction, avec tes camarades.

FELICIO.

Tout.

Ier. GUEUX.

Songes que ce n'est pas envain que tu manquerais à tes promesses ; puisse le sort de notre ancien chef, enfermé dans ce souterrain, et qui n'en sortira que pour être chassé ignominieusement, te servir d'exemple.

FELICIO.

Je connais toutes les obligations que ma nouvelle situation m'impose, je saurai les remplir.

Ier. GUEUX.

En ce cas, reçois le noble privilège de mendier et vivre sans rien faire, sur toutes les places publiques et les chemins royaux de la vieille Castille, de l'Arrangon, de l'Andalousie et des deux Espagnes. ( *On lui passe une besace en sautoir.* ) Désormais tous les riches sont tes tributaires.

FELICIO.

Pour commencer à remplir dignement mes promesses, recevez, messeigneurs, ce quadruple que j'avais amassé à la sueur de mon front.

Ier. GUEUX.

Ta probité nous touche ; tu es généreux, juste et fidèle ; en faveur de Miquelos, ton oncle et l'un des dignes soutiens de notre association, tes épreuves sont abregées, dès ce moment tu vas voir que nous ne sommes pas tout-à-fait ce que nous paraissons être, que l'abondance marche souvent en société avec nous, que ces haillons cachent des habits qui valent bien ceux des seigneurs qui nous font la charité ; enfin,

que nous ne possédons rien en propre, afin de mieux jouir de tout.

IIe. GUEUX.

Camarades, je vous avais annoncé cette réception, tout est-il prêt pour la fête ?

TOUS LES GUEUX.

Oui, oui, oui.

MIQUELOS.

Un moment. Je vais porter de la nourriture au prisonnier par le petit soupirail.

BASQUE.

Je vais t'accompagner si tu veux ?

MIQUELOS.

C'est inutile, sambleu ! monte plutôt à la petite chapelle, et si tu apperçois quelque étranger sur la route qui, de cette grange, conduit à Cadix, tu nous avertiras suivant l'usage en sonnant la petite cloche, afin que nous ne soyons pas surpris au milieu de nos joyeux ébats. (*à Félicio.*) Toi, Bras-d'or, reste avec Catalan. (*Bas.*) Je vais prévenir votre oncle.

Ier. GUEUX.

Allons, Catalan, de la joie, mon ami, chantes-nous la barcarolle Vénitienne.

CATALAN.

Ça va, ma foi. (*il chante.*)

*BARCAROLLE.*

*Premier couplet.*

C'est un lourd fardeau que la vie,
Quand ici bas, on ne jouit de rien,
C'est un sommeil sans mal, sans bien,
Qu'aucun rêve ne vivifie:
Vivre c'est mourir chaque jour,
Sans le bon vin, les plaisirs et l'amour.
La barcarolla,
Ah ! cara, ah ! cara, viva
Il vino, et la Ragatza.

(*Les Gueux dansent et répètent le refrein en chœur.*)

*Second couplet.*

Un long voyage nous ennuie,
Si la gaîté n'abrége le chemin ;
On parvient bien mieux à la fin,
Quand la route est courte et fleurie.
Vivre c'est mourir, etc.

(A la fin de l'air, les gueux commencent des danses; vers le milieu du ballet leurs haillons disparaissent, ils sont en habits élégans et lé-

gers, les béquilles sont jetées de côté, les boiteux deviennent ingambes, les bossus droits, les aveugles clairvoyans, et tous les signes de la mendicité s'évanouissent à-la-fois. Ballet dont le sujet est la réception du nouveau gueux. Miquelos revient en scène. Les danses sont interrompues par le son de la cloche que Basque sonne dans la chapelle; effroi des gueux, ils sortent en désordre, il ne reste en scène que les mendians figurans. )

BASQUE.

J'ai apperçu un étranger de très-mauvaise mine, il vient vers nous, le voici.

CATALAN, *à Basque qui accourt.*

Pourquoi cette alarme?

## SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, UN INCONNU.

( L'inconnu portant une casaque noir, une grande épée à la Crispin et un vaste chapeau rabattu sur les yeux, s'avance avec mystère, les gueux lui demandent la charité. )

L'INCONNU, *aux gueux.*

Que dieu vous assiste, mes bonnes gens.

( Tous les gueux se retirent au fond, Basque, Miquelos, Catalan et Félicio restent seuls sur l'avant-scène. )

BASQUE.

Que veux-tu?

L'INCONNU.

Parler aux nobles seigneurs Catalan, Basque et Miquelos.

CATALAN.

C'est nous.

L'INCONNU.

Oui, je vous ai reconnu... voici une lettre du seigneur La Plata.

BASQUE, *et les autres.*

De La Plata?

L'INCONNU.

Lisez... tout bas, seuls... avec les intimes : moi, je vais vous débarasser des importuns; de la prudence, beaucoup de prudence.

BASQUE.

Que veut dire ce mystérieux personnage... Voyons.

L'INCONNU, *aux gueux.*

Mes amis, monseigneur le Gouverneur donne une fête, les aumônes seront abondantes... suivez-moi.

CATALAN, *aux gueux.*

Oui, camarades, suivez ce digne homme, il a dit la vérité, nous vous attendons ici. ( *Tous les gueux sortent avec l'inconnu.* )

## SCENE VI.

CATALAN, BASQUE, MIQUELOS, FÉLICIO.

BASQUE, *lisant à demi-voix.*

« Les trésors sont au diable... Furetino et Inigo trouvés » dans le souterrain par les Alguasils, ont parlé... on con- » naît tout notre plan, j'ai été arrêté en sortant de la grange, » vous le serez tous avant peu; on me conduit chez le corre- » gidor, je ne sais comment j'échapperai, n'importe... sais- » sisez Zaméo, il en est tems encore, conduisez-le pieds et » poings liés à l'inquisition, touchez les deux mille ducats et » fuyez... si nous nous rejoignons un jour, je compte sur » votre probité pour le partage. LA PLATA. »

MIQUELOS, *avec ironie.*

L'honnête homme.

CATALAN.

Quel malheur, si le commerce le perdait.

BASQUE.

Trêve de réflexions... qu'allons nous faire?

CATALAN.

Voilà le point essentiel.

BASQUE.

Le tems presse...

CATALAN.

Il presse beaucoup.

BASQUE.

Il me vient une nouvelle idée!

CATALAN.

Bon.

BASQUE.

Je réussirai.

CATALAN.

Ecoutons.

MIQUELOS, *avec une double intention.*

Et profitons.

BASQUE.

Les deux mille ducats que l'inquisition promet pour récompense, sont bien peu de chose pour des hommes comme nous.

CATALAN.

Ma foi, cela vaut toujours mieux que rien.

BASQUE.

Non, Catalan, a quoi bon faire le mal, quand on n'en tire pas un grand avantage.

CATALAN.

Voilà des sentimens bien humains.

MIQUELOS, *bas à Félicio.*

Où veut-il en venir?

BASQUE.

Nous ne pouvons plus compter sur les trésors immenses renfermés dans le caveau.

CATALAN.

C'est grand dommage!

BASQUE.

Mais nous avons en notre pouvoir celui qui les a crées.

CATALAN.

Comment?

BASQUE.

Ne dit-on pas que Zaméo fait faire de l'or.

CATALAN.

C'est vrai.

BASQUE.

Eh bien! qu'il emploie son art pour nous enrichir tous les quatre... rien ne lui sera plus facile.

CATALAN.

Je n'y avais pas songé.

BASQUE.

A ce prix, nous le sauvons des mains de l'inquisition.

CATALAN.

C'est une œuvre méritoire.

MIQUELOS.

Mais, si le seignor Zaméo refuse de nous satisfaire.

BASQUE.

Alors nous sommes perdus, mais il périra avant nous.

FÉLICIO, *à part.*

Ciel!

MIQUELOS, *à Basque.*

Ton idée m'enchante, il faut l'exécuter sur-le-champ.

BASQUE, *à Félicio.*

Es-tu armé?

FÉLICIO.

Non.

BASQUE.

Prend ce poignard.

FELICIO, *à part.*

Je frémis.

MIQUELOS, *bas.*

Prenez garde de vous trahir.

BASQUE.

Le corrigédor est peut-être maintenant à notre recherche,

une minute de rerard nous perdrait... ouvrons ce cachot, saisissons le prisonnier, amenons-le devant nous, nos misérables compagnons sont retenus loin de ces lieux... si Zaméo veut promettre de nous donner cet or que nous lui demandons et qui lui coûte si peu, il est sauvé et nous nous dérobons avec lui à toutes les recherches, s'il hésite.... il est mort.

FÉLICIO, *à part.*

O mon dieu ! donne moi la force de dissimuler.

BASQUE.

Restez vous trois à cette porte.

( Basque entre dans le souterrain, Catalan reste à la porte le poignard levé. )

## SCENE VII.

CATALAN, MIQUELOS, FÉLICIO.

FÉLICIO, *bas.*

Quelle situation terrible, et Angélica ne revient pas, faut-il craindre à-la-fois et pour elle et pour son noble père, cruelle incertitude !

MIQUELOS.

Du courage, Zaméo sait que nous sommes près de lui.

FÉLICIO.

Que je mourrai pour le défendre...

MIQUELOS.

Et moi, pour le sauver.

FÉLICIO.

Brave homme, que ne te devrai-je pas.

MIQUELOS.

Silence ! voici l'infortuné !

## SCENE VIII.

CALATAN, BASQUE, ZAMÉO, MIQUELOS, FÉLICIO.

ZAMÉO.

Où me conduisez-vous ?

MIQUELOS, *affectant de la dureté.*

Marche sans rien craindre.

ZAMÉO.

Enfin, que me voulez-vous ?

FÉLICIO.

Il ne te sera fait aucun mal.

ZAMÉO, *reconnaissant son neveu.*

Je vous comprends.

BASQUE.

Zaméo, l'inquisition te reclame, le bûcher t'attend, nous venons te rendre à la liberté et sauver tes jours.

ZAMEO, *étonné.*

Vous !

MIQUELOS.

Sans doute, nous.

BASQUE.

Derrière ce rocher est une barque, elle est à notre disposition, en peu d'heure nous sommes en Afrique et à l'abri de toutes persécutions.

ZAMEO.

Et qu'exigez-vous pour un tel service ?

BASQUE.

Peu de chose... la nature dit-on est soumise à ta volonté, ce précieux métal qu'on n'arrache qu'avec peine du sein de la terre, se produit sans effort sous tes savantes mains... nous en avons acquis la certitude par les richesses immenses que tu possédais, promets nous assez d'or pour nous enrichir, ta parole nous suffit, et nous partons à l'instant pour des climats plus heureux... Tu hésites ?

ZAMÉO.

Non, je ne puis hésiter.... Produire de l'or, n'est pas en la puissance des mortels.... On vous a trompé ; mais s'il était possible que Zaméo fut doué de cette connaissance sublime, apprenez que plutôt de la faire servir à récompenser le crime, il perdrait mille fois la vie.

BASQUE.

Tu oses nous insulter quand nous sommes maîtres de ton sort.

ZAMÉO.

Je deviendrais aussi vil que vous, si je rachetais mes jours au prix que vous exigez ; livrez ma tête à mes persécuteurs, je suis prêt à vous suivre.

BASQUE.

N'espère pas échapper par ce détour artificieux, il faut nous jurer que tu nous enrichiras, où tu vas périr à l'instant.

ZAMÉO.

Frappez ; je sais mourir, mais je ne consentirai jamais à faire un serment qu'il n'est pas en mon pouvoir de tenir.

BASQUE.

Eh bien ! la mort la plus lente, la plus cruelle, sera le prix de ton obstination.

ZAMÉO.

Lâches ! et vous ne craignez pas les lois.

BASQUE.

Tu vois comme elles protégent tes vertus.

ZAMEO.

L'honnête homme doit les respecter, même lorsqu'il en est frappé.

BASQUE.

Respecte donc la loi la plus ancienne, la plus universelle, celle du plus fort.

MIQUELOS.

Oui, Zaméo, c'est la loi du plus fort qui doit triompher ici, il faut en finir, sambleu !

CATALAN.

C'est ça, finissons-en.

MIQUELOS, *vivement.*

Bas les armes, scélérats, vous êtes mes prisonniers.

*(Il prend deux pistolets cachés dans sa ceinture, et met en joue Basque et Catalan qui, épouvantés, laissent tomber leurs poignards.)*

BASQUE.

O trahison !

CATALAN, *à genoux.*

Grace, grace, Miquelos.

MIQUELOS.

Non, point de grace, morbleu, il faut que tous deux vous entriez dans ce souterrain où je vais vous enfermer.

BASQUE.

Si j'écoutais ma rage...

MIQUELOS.

Le premier qui fait un pas, je le brûle, sambleu !

ZAMÉO.

Arrêtez, Miquelos....

MIQUELOS.

Eh quoi ! seigneur, vous voulez que je les épargne, quand ils attaquaient vos jours.

ZAMÉO.

C'est la loi seule qui doit punir, mon sort est accompli, je vais moi-même me livrer aux juges qui me réclament ; s'ils sont justes, ils m'écouteront, ils reconnaîtront mon innocence ; s'ils sont injustes, je périrai, mais sans honte et sans remords.... (*A Basque et à Catalan.*) Je vous laisse la vie et la liberté ; allez malheureux, allez apprendre à vos complices comment Zaméo s'est vengé. (*ils vont pour sortir.*)

MIQUELOS, *les arrêtant de nouveau.*

Un moment, s'il vous plaît, un moment. (*A Zaméo.*) Ces coquins vont profiter de votre clémene pour vous accabler.

FÉLICIO.

Pensez à votre fille.

MIQUELOS.

Et à votre brave neveu.

ZAMÉO, *ému.*

O ciel !

FÉLICIO.

Ils seront tous enveloppés dans votre proscription.

MIQUELOS.

Si vous périssez, nous périrons avec vous.

ZAMÉO.

Vous l'emportez, mes amis.... je consens à vivre errant, et persécuté, puisque votre existence est attachée à la mienne.

MIQUELOS, *à Basque et Catalan.*

Allons, sambleu, au cachot, coquins, obéissez ou sinon.

(Il les menace de ses pistolets et, aidé de Félicio, il les force a remonter vers le souterrain; un grand bruit se fait entendre. )

## SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, les Gueux, *qui accourent en désordre.*

Ier. GUEUX.

On cherche parmi nous un grand coupable, des gardes nous environnent et nous pressent de tous côtés.

BASQUE.

Nous triomphons!

FELIÇIO, *à Zaméo.*

Fuyez, seigneur, fuyez.

## SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, un Officier-Général, Gardes.

L'OFFICIER.

Alte-là.... Gardes, qu'on empêche qui que ce soit de s'échapper.... Au nom du roi, vous êtes tous mes prisonniers.

(*Les gardes font un mouvement et enveloppent toute la scène, en présentant la baïonnette.* )

L'OFFICIER.

Lequel de vous est Zaméo.

ZAMÉO.

Moi !

L'OFFICIER.

Où est votre neveu ?

ZAMÉO.

Le voici ;... mais ce jeune homme est innocent, doit-il partager les torts qu'on me suppose.

L'OFFICIER.

Ecoutez les ordres suprêmes de Sa Majesté, et soumettez-vous. (*il tire de sa poche un parchemin qu'il déroule.*)

CATALAN, *à Basque.*

Tu vas voir, c'est son arrêt, ma foi....

L'OFFICIER, *lisant.*

« Le roi d'Espagne, ayant pris connaissance par lui-» même de tous les faits à la charge du nommé Zaméo, » noble Vénitien, et de la sentence du Saint-Office, qui le » condamne, confirme cette sentence dans toute sa teneur.

FÉLICIO.

O ! mon oncle, je mourrai avec vous, puisque je n'ai pu vous sauver.

L'OFFICIER.

Silence et respect. (*il continue.*)

» Le roi connaissant les vertus, les rares talens, ainsi » que la conduite sage et modérée du chef des Gueux, sur-» nommé Dago, le nomme inspecteur-général de tous les » ateliers de charité du royaume.

FÉLICIO.

Qu'entends-je ?

L'OFFICIER.

» Sa Majesté, ordonne en outre, que la confrérie des » Gueux, soit et demeure abolie dans ses états, et que les » vagabonds qui la composent, payent désormais leur dette » à la société, en s'occupant de travaux utiles.

CATALAN.

Ahi ! ahi ! ahi !

L'OFFICIER, *continuant.*

» Enfin, le prince veut que les fripons qui s'étaient glis-» sés dans cette association, et qui sont devenus les per-» sécuteurs du sage Dago, soient arrêtés et transportés au » Mexique. »

BASQUE.

Par la mort, nous sommes pris.

CATALAN.

Santa padrona ! hélas ! oui.

ZAMÉO.

Quel est l'ange tutélaire qui a pu plaider auprès du roi, la cause d'un être infortuné qui se croyait abandonné de la nature entière.

L'OFFICIER GÉNÉRAL.

Vous l'avez dit, c'est un ange sous la forme de la plus aimable mortelle..... La voici.

## SCENE XI.

LES PRECEDENS, ANGÉLICA, PRUDENZA.

ZAMEO.

C'est ma fille. ( *Angélica court dans les bras de son père.* )

FELICIO.

Angélica !

ANGELICA.

Oui, c'est votre fille doublement heureuse de conserver, et pour elle et pour la patrie, des jours si précieux à l'humanité.

L'OFFICIER.

Soldats, qu'on arrête les fripons que j'ai désignés, et qu'ils ne souillent plus par leur odieuse présence la vue de cet honnête homme qu'ils voulaient perdre. ( *On arrête Basque, Catalan et Miquelos.* )

MIQUELOS, *aux soldats.*

Doucement donc, vous autres, par la sambleu, je ne suis pas de la bande de ces coquins.

ZAMEO.

C'est le brave homme qui exposait ses jours pour me délivrer, quand vous avez paru.

L'OFFICIER.

Qu'il soit libre. ( *On emmène Basque et Catalan.* )

## SCENE XII ET DERNIERE.

MIQUELOS, ZAMÉO, L'OFFICIER, ANGÉLICA, FÉLICIO, PRUDENZA, Gardes.

L'OFFICIER.

Heureux père, heureux enfans, venez tous auprès de notre bon Roi, jouir de la faveur qui vous attend, et apprenez que, si l'homme utile à ses semblables est un instant persécuté, il reçoit tôt ou tard le prix de ses bienfaits.

FIN

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2211 C97D3
Cuvelier de Trye, Jean
Guillaume Antoine
Dago